

Médéa, un jour sous un soleil d'été

Médéa, soumise, de longues années durant, à la douloureuse et dramatique épreuve terroriste, n'est plus cette destination dont la seule évocation vous donne des frissons. Elle a entrepris, depuis un temps déjà, à redevenir une ville... ordinaire, à l'instar du reste des villes algériennes où, surtout, il fait mal vivre. Comme quoi, le sourire juvénile n'est pas plus éclatant sur un haut plateau.

Tout comme, dans cette capitale du Titteri, le rêve n'a pas la fertilité de La Mitidja. A Médéa, on « navigue », pour reprendre l'expression algéroise consacrée, comme on peut. L'on a aussi le rêve qu'on peut.

« La place », au centre-ville, en face de la mosquée Ennour, ne désemplit que vers midi. Les Lemdanis affectionnent le petit somme, la sieste. A l'appel du muezzin pour la prière du Dohr, l'esplanade de « la place », grouillante de monde le matin, est quasi déserte. Une grappe de pigeons becquette tranquillement des grains qu'un vieux, bien dans son ombrelle, un sombrero bien chez nous, lui jette d'un geste gracieux. A l'autre bout de l'esplanade, deux jeunes, assis autour d'une table posée un peu n'importe où dans ce qui fait office de terrasse d'un petit estaminet, devisent. Ils étaient là depuis un bon moment déjà. Ils papotent, histoire de « tuer le temps », comme on dit. L'un, B. Nourredine, comme la plupart des Lemdanis de son âge, a le rêve algérien, c'est-à-dire impossible. Il est chômeur. N'a aucune qualification particulière. De temps à autre, il lui arrive de monnayer la force de ses bras dans les chantiers de construction. Il travaille comme ouvrier. C'est tout ce qu'il sait faire. Son compagnon de table, Billel, a, en revanche, bonne étoile. Il est élève gendarme, en formation à Bel-Abbès. Il nous apprend qu'il a abandonné ses études supérieures en sciences de gestion pour vêtir l'uniforme. Il consomme, à Médéa, une permission. Cela est désormais possible.

Elles sont loin derrière les années de brasse, l'époque où, militaire, on ne s'attale pas à la terrasse d'un café comme le fait aujourd'hui Billel. Ali Benhadjar ? A l'évocation du nom de celui qui fut l'émir de l'organisation terroriste, la ligue islamique pour la Da'awa et le Djihad qui a écumé principalement Médéa et ses alentours, Billel esquisse plutôt un rictus, aucunement surpris par notre question. « Vous savez, là où je suis allé, en dehors de Médéa, on m'a posé la même question. Que vous dire ? Benhadjar est toujours là. Il tient toujours échoppe... », s'est-il suffi de dire. Nourredine, son compagnon de table, reste, lui, interdit. Il a fort à faire avec un quotidien des plus harassants pour qu'un Benhadjar, de sinistre réputation soit-il, intègre le spectre de ses préoccupations. Il a 24 ans. Il a fait ses adieux à l'école au bout de neuf années de scolarité. « J'ai quitté l'école après la 9^e AF. Je n'ai pas pu suivre une formation professionnelle. Je n'avais pas de quoi me payer un cursus qui me doterait d'une qualification. J'ai déambulé, à l'instar de nombreux écoliers auxquels la réussite n'avait pas souri, dans

les rues de Médéa. Maintenant, je sue à la tâche pour gagner quelques sous, lorsque l'opportunité de décrocher un travail s'offre », lâche-t-il, l'air de quelqu'un qui s'en veut de n'avoir rien entrepris qui lui aurait évité une telle situation. « Quand il m'arrive de travailler, c'est toujours pour une courte période. Le salaire journalier pour un manoeuvre comme moi est de 400 DA », ajoute-t-il, sans faire remarquer, au passage, que le travail sur chantier manque aujourd'hui terriblement. « Ça ne construit pas beaucoup... », consent-il, en guise d'explication. Les vendanges ? Il n'a jamais pensé à les faire. Il nous apprend, par contre, que de nombreux jeunes et adolescents y travaillent. « Ça ne gagne pas des millions à vendanger... 300, tout au plus 400 DA la journée de travail, lorsque ce n'est pas l'éreintant travail à la tâche. »

L'appel du littoral

Médéa, l'ex-Lambda romaine, d'où la désignation des populations y vivant par Lemdanis, est à moins de 100 kilomètres de la capitale. Elle est à peu près à 88 kilomètres au sud-est d'Alger. La mer n'est donc pas si lointaine que cela. Les torrides chaleurs d'été, comme celle de ce lundi 17 juillet, invitent forcément à la baignade. Une baignade que les Lemdanis, dans la situation de Nourredine, c'est-à-dire la grande majorité, ne peuvent s'offrir. La côte algéroise est à pas moins de 300 DA de Médéa, en aller retour et par bus ou fourgon. Le taxi reviendrait assurément plus cher. Une journée d'évasion coûte plus que l'équivalent d'un salaire journalier d'un ouvrier.

Ce n'est pas à la portée du commun des Lemdanis. Il reste alors la formule week-end. Les jeudi et vendredi où même les fourgons dont grouille la station Tahtouh desservent, avec autorisation de la Direction des transports de la wilaya, apprend-on, les côtes algéroises, à vrai dire ouest algéroises. Les plages prises par les Lemdanis restent celles s'enchaînant de Moretti à Chenoua, en passant par Sidi Fredj, Azur-Plage et Koléa. Ils sont peu nombreux les adeptes du bronzage sur les plages de l'est d'Alger. Irrésistible qu'il est, l'appel du grand bleu pousse les plus téméraires et les moins nantis, s'entend, d'entre les résidents de Médéa à pratiquer l'auto-stop.

Certains, pour parvenir jusqu'à Koléa, en observant escale à Blida, mettent une demi-journée. « Plutôt endurer les aléas de



tels voyages que de se laisser frirer sous un soleil à assommer un boeuf, ou à passer sa journée à errer à travers les artères de la ville, à siroter café après café jusqu'à avoir la nausée », livre M. Abdelkader, un diplômé chômeur. Avec un diplôme d'analyste en chimie et biologie, Abdelkader s'occupe, depuis 2003, à scruter l'horizon. « Je n'ai même pas eu droit à un pré-emploi. La seule fois où j'ai failli m'intégrer dans ce filet social, c'était il y a une année de cela. Une pistonnée m'a été préférée. Depuis, j'attends. » Mais sert-il vraiment d'attendre dans une ville comme Médéa ? Abdelkader est quelqu'un de sérieusement blasé, au fond. Au point de s'être désintéressé du dernier Mondial de football. « Depuis la dernière Coupe d'Afrique des nations en Tunisie, j'ai décidé de ne plus m'enfiévrer pour le foot », avoue, laconique, notre interlocuteur.

Deux quadragénaires que le terme d'une déambulation longue d'une matinée entière s'est fixé à un pas de Abdelkader s'invitent à la discussion. Ils ont la trajectoire professionnelle distincte. « On travaillait dans une entreprise d'électrification, l'EEG, à Draâ Smar... jusqu'en juillet 2005, date de sa fermeture et de notre mise au chômage. On a eu droit à une allocation-chômage. Mais qui peut, aujourd'hui, vivre avec une allocation-chômage ? », dit Tayeb qui ajoute : « On ne comprend pas pourquoi l'on a fermé notre entreprise alors qu'elle avait pas moins de 8 marchés à Aïn Defla. » Tayeb est père de famille, il a à charge, outre sa personne et son épouse, trois enfants. Pour tenter de

joindre les deux bouts, il s'est reconverti en serrurier. Il y a des mois où il parvient à gagner 5000 DA. Pas de quoi lui épargner des fins de mois difficiles. Projets de vacances ? Il ne songe même plus... Peut-être des virées vers l'oued Mouzaïa et la Chiffa ?

A défaut de la mer...

Si, à Médéa, le hijab reste toujours de rigueur, la barbe hirsute, en revanche, agresse de moins en moins le regard. Les familles lemdanies, contraintes à l'hibernation pendant longtemps, du fait du terrorisme islamiste, se débarrassent de plus en plus de cette peur qui les a maintenues recluses. Elles viennent en pique-nique dans les gorges de la Chiffa. Le cadre paradisiaque des lieux vaut la virée. Les jeunes et moins jeunes se donnent à l'allégresse d'une baignade dans les eaux limpides de l'oued.

D'autres affectionnent de taquiner les singes à coups de cacahuètes et de bananes. Elles sont de plus en plus nombreuses, en effet, les familles lemdanies à se ruer vers la Chiffa, les après-midi notamment. Hier, coupe-gorge, les gorges de la Chiffa sont redevenues escale obligatoire pour tous les automobilistes et routiers de passage. « Le Ruisseau des Singes », un restaurant qui dut un moment, plutôt longtemps, fermer, a rouvert ses portes. Au plaisir de la dégustation s'ajoutent la fraîcheur des lieux et la beauté du site. Une invite au repos que d'aucuns honorent sans se faire prier. Même les singes semblent heureux de reprendre à fréquenter les humains. Ils ont dû souffrir

Reportage de Sofiane Aït Ifflis et de Samir Sid

d'autres compagnies les pauvres primates ! Médéa a vaincu ses peurs.

La prudence reste de mise

Depuis la reddition de Ali Benhadjar et sa troupe de zombies, Médéa s'est libérée de sa peur. Les quelques terroristes encore opérant dans le périmètre de la wilaya éprouvent de plus en plus de mal à commettre leurs méfaits. Il y eut, certes, jusqu'à l'année dernière, des incursions dans le chef-lieu de la wilaya, mais ce n'est guère comme par le passé.

Selon des sources au niveau de la Sûreté de wilaya de Médéa, il ne subsiste qu'un groupe terroriste itinérant, composé de moins d'une dizaine d'éléments, qui poursuit d'opérer dans la périphérie immédiate du chef-lieu de la wilaya, avec des tentatives sporadiques d'incursion. « Le groupe se déplace entre Blida, Khemis-Miliana et Relizane. C'est la conclusion à laquelle nous ont conduits les différentes expertises balistiques », confie notre source au niveau de la Sûreté de wilaya.

Ce groupe, affilié dans le passé au GIA, aurait fini par prêter allégeance au GSPC. La grande opération de ratissage de l'été 2005, qui a duré de juin à septembre, au cours de laquelle 22 terroristes ont été abattus, a grandement réduit des effectifs du groupe activant sous l'autorité de l'émir Souane. « Selon des informations que nous avons obtenues, ce chef terroriste n'a pas donné signe de vie depuis environ 10 mois », révèle notre source. Ce qui reste de ce groupe terroriste, apprend-on, se réfugie dans le djebel Louh, principalement. « Depuis le début de l'année, on n'a pas enregistré de montée au maquis. Ce qui signifie que les éléments terroristes encore sévissant n'arrivent plus à recruter », analyse notre source. Le repentir, à la faveur de la charte pour la paix et la réconciliation nationale ? « Nous avons enregistré deux cas pour la wilaya de Médéa. Et nous avons appris par leur biais que de nombreux autres terroristes veulent se rendre mais ne trouvent pas le moyen de s'évader. Ils craignent de plus le châtement de leurs chefs. »

Notre source indique par ailleurs que le grand banditisme n'a pas pris racine sur les cendres du terrorisme islamiste. Un crime de sang cependant. Celui qui a eu lieu à la fin du match de la finale de la Coupe du monde, au quartier M'sallah. Une rixe entre deux Tiffois, supporters de l'Italie et une grappe de jeunes tout soutien à l'équipe chère à Zinédine Zidane, a coûté la vie à K. B., la trentaine. Un fait divers, aussi singulier soit-il, ne fait s'égrener autrement les journées de canicules à Médéa.

S. A. I.